

Me voilà au milieu d'une pièce encore nue, juste en-dessous de la voûte d'arête. Mon regard suit les nervures de voûte. Dans le faîte, j'aperçois les armoiries de notre famille, les Vijd et de celle d'Elisabeth mon épouse, les Borluut. La lumière qui pénètre à travers les vitraux projette sur le sol une mosaïque de couleurs et de nuances. Je suis debout au milieu et je réalise que mon ombre fracture la lumière entrante. Je voudrais pouvoir abandonner mon ombre ici, une part de moi-même qui prouverait à jamais que je suis venu ici. J'ai bâti cet édifice, avec mon travail et ma volonté, avec ma peine et mon impuissance. La chapelle Vijd nous appartient, à Elisabeth et moi-même.

Quelques rues plus loin, les volets de l'atelier de peintre sont aujourd'hui ouverts. Tandis qu'une brise soulève la poussière et les pigments égarés, Jan Van Eyck est probablement debout, les jambes écartées, devant un panneau du retable. De mon retable, de moi et d'Elisabeth. Muni d'un pinceau fait de quelques poils de queue d'écureuil, il appose de minuscules touches sur la couche de peinture sous-jacente, en quête de l'ultime détail, de l'ultime réflexion de la lumière. Le tableau doit prouver que j'utilise à bon escient le temps que Dieu m'a donné. Il doit démontrer qu'Elisabeth et moi profitons de la vie, en pensant à ce qui vient après.

Tout à l'heure, je traverserai la nef de l'église Saint-Jean pour sortir dans le brouhaha de la ville. Je marcherai via le Beffroi jusqu'au port, où mon père m'a fait découvrir le méli-mélo de mesureurs de grain, marchands et bateliers. Je ne fais qu'un avec Gand. Je suis devenu échevin de cette ville. Je tiens à laisser une trace positive... Jan van Eyck et moi avons un trait en commun : la phobie d'être oublié.

Moi, Joos Vijd